

L'Asie en Suisse romande : le culte du dieu Thé -- Ste-Thérèse et St-Biscuit

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 9

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217825>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRE-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

VERS L'INDÉPENDANCE

A propos du « Sphinx bafoué ».

LE Conteur n'est pas un journal politique; le ciel d'ailleurs le préserve de mettre jamais les pieds dans pareil guépier. Aussi bien ne s'occupera-t-il pas de la thèse défendue dans le *Sphinx bafoué* de M. Raymond Colrat. Mais il s'agit du mouvement d'émancipation de l'Egypte; or tout Suisse, tout Vaudois, fils d'un pays libre, ne peut rester indifférent envers ceux qui, moins privilégiés que nous, luttent encore pour conquérir la liberté, le plus précieux de tous les biens. C'est pourquoi nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant ici, en le résumant, l'éloquent chapitre final de l'intéressant livre de M. Colrat, vibrante évocation des beaux jours de la libre Egypte.

* * *

O! Sphinx que l'on bafoue, qu'attends-tu pour livrer à l'Egypte le secret de son destin?

Dis-lui, toi qui as vécu les yeux ouverts sur les siècles fermés ce que te dicte ton expérience, ce que t'a appris le temps, ton complice, ce que t'ont révélé les siècles morts à tes pieds.

Et si tu ne parles pas de l'avenir, dis-nous, au moins, le motif de ton silence.

J'ai vécu près de toi et j'ai senti sur ma tête le souffle brûlant qui se lève de ta couche de sable d'or.

Je suis venu vers toi et j'ai contempné pieusement ta face auguste de mutilé. J'ai tremblé devant ta sereine beauté que les ans n'ont pas effacée et que l'irrespect des hommes n'a pas pu détruire. J'ai écouté, près de toi, le souffle du matin qui glissait sur ta croupe allongée.

Je n'ai pas souillé de mes pieds impurs les rides de ton front et les plis de tes joues. Je n'ai pas attenté à ta divinité en violant l'intimité de ta face royale. Je t'ai contempné de loin, de très loin et plus je m'éloignais de toi, plus ton regard me troublait et plus me séduisait ta majesté. La bassesse des foules disparaissait en ton immensité. Sur tes lèvres méprisantes, des hommes s'agitaient, comme des mensonges sur la bouche d'un dieu.

Le soleil implacable éclairait cette scène vulgaire. Il paraît ta beauté du plus noble fard. Et quand le soir venait, tu rougissais comme le jeune éphèbe, avant que l'initie la nuit voluptueuse.

Quand tu allais t'endormir dans ses bras immenses, des intrus violaient encore ta couche de sable.

Témoins formidables des excitations et des stupres, tu es resté impassible et quand le soleil complice de ta grandeur est venu t'auroler de beauté et se jouer sur ta nuque puissante, tu as repris ton air implacable et ton impénétrable sourire...

Tu as vécu les siècles amers.

Jadis le Nil coulait à tes pieds. Il rafraichissait les temples magnifiques que la terreur des hommes avait élevés à l'inclémence des dieux. Ces dieux ne sont plus et la terreur demeure. Lorsque tu promènes ton regard autour de toi, sur la plaine morne, tu ne vois plus que des tombeaux et tu sais depuis longtemps que l'humanité est faite de plus de larmes que de joies, de plus de morts que de vivants.

La mort n'est-ce point le but suprême? Et ne

serais-tu pas son image, toi qui symbolises l'immobilité et le silence?

N'as-tu pas cherché, toi aussi, à t'enveler dans le sable changeant? N'as-tu pas attiré vers toi les pans de ton immense linceul, pour te dérober à l'incertitude?

Mais les hommes n'ont pas voulu que tu disparaisses. Quand, après de longs siècles d'oubli, tu allais t'endormir enfin et cacher ta douleur dans la terre silencieuse, ils ont crié vers toi, ils ont découvert ta beauté comme les rustres découvrent celle de la vierge farouche. Toi qui prétendais commander au destin, tu n'as même pas pu dormir en silence et, alors que tout meurt, que tout se transforme, tu as été condamné à l'immuabilité et à la vie éternelle.

Mais dis-moi si les peuples peuvent mourir?

Puis ce furent au cours des siècles des insultes et des violents sans fin.

Tous les conquérants troublèrent ta méditation et souillèrent ton repos, tous les envahisseurs dormirent dans ta couche. Un jour des tentes blanchirent le désert. Des guerriers valeureux grouillaient parmi elles. Un jeune homme qu'éclairait la lueur du génie s'est approché de toi. Tandis que dormait l'armée, que râlaient les blessés et que disparaissaient les morts dans l'infini, peut-être lui as-tu parlé... Et peut-être aussi a-t-il murmuré près de toi les mots d'angoisse évocateurs des doutes éternels.

C'était Bonaparte!

Plus tard tu vis un autre de ces étrangers. Il arrivait des contrées sauvages épris de vérité et désireux de savoir. Il avait pénétré les secrets des forêts obscures et bravé les pestilences des marais immenses. C'était un frère du premier, c'était un fils de ceux qui ne se sont pas approchés de tes temples pour les violer, mais qui se sont laissés séduire par ta troublante beauté et ont voulu chercher dans l'histoire de jadis les raisons de ton silence prolongé.

C'était Marchand!

Alors un fils de l'Egypte s'avança vers toi. Il était beau, il était jeune, il était généreux. Il voulait savoir de toi ce qu'allait devenir son pays et si, toi qui connaissais l'infini, tu connaissais aussi la liberté. Il s'est incliné devant toi, il a cherché à t'arracher ton secret, il t'a imploré; mais en vain. Ton majestueux silence n'a pas impressionné ce cœur généreux. Et, parce que tu ne parlais point, il a voulu lui-même dicter son devoir au destin. L'Egypte a entendu de sa bouche juvénile des paroles d'espérance et de foi. Elle s'est réveillée avant que tu sortisses de ton sommeil et, tout autour de toi, se sont élevées les clameurs insolentes d'un peuple avide d'indépendance qui jetait à l'envahisseur son mépris et au monde ses espoirs.

C'était Mustapha Kamel!

Et maintenant tu considères d'un œil implacable les voleurs de peuples qui s'agitent à tes pieds. Tu connais leur race, tu sais leurs désirs, tu es le témoin muet de leur sordide avidité.

Ah! Ces intrus n'ont pas essayé de te comprendre! Que leur importe le passé glorieux des peuples et les énigmes grandioses de l'avenir? Que leur font ta noblesse et ta sérénité, symboles attrayants du doute sacré. Ils veulent posséder le Nil, mais sans chercher les clés de son cœur.

Ce n'est plus une union, c'est un viol. Ce n'est plus de la passion, c'est du crime.

Dis-nous donc, ô! Grand Sphinx, le secret des destinées de l'Egypte. Sors de ton silence et respicte dans ta gloire. Explique-nous le sens de ton regard hautain et le motif de ton sourire désabusé. Dis-nous si c'est la douleur ou si c'est le mépris qui plissent tes lèvres amères.

Et dis-nous aussi si tes fils doivent continuer à souffrir et si, longtemps encore, ta fière silhouette continuera à s'élever au-dessus des champs de servitude et de la Vallée de larmes.

Parle et l'Egypte t'obéira.

Car le seul roi, c'est toi! R. Colrat.

LO VILHIO DÉVESA

LA POMMARDA

Patois d'Ollon.



LIODO l'avai inventa na pommarda pô fère recraître lou pai et sailli la barba. Et faillai l'ouère, quand la bragave à tui chieu que reincontravé! L'ein avai preu fauna po lhi-mimo: l'avai on dzénao su la tita, mâ sa fenna, à cein que desai, le trovave plhie bi dinse.

Adon, sta pommarda l'avai on venin de la metzance, et faillai bein se vouarda de l'eimplèyi mau l'à propou.

— Ouai, que desai le Clodio, mon sa de militéro l'étaï quemein on ao, po cein que ma fenna avai ublia de la boueta dein le pâivro. Houai, faut le vère; l'é frottâ dou iâdzo et l'è plhie garni dé pai que quand ié passâ l'écoûla. Et la vilhie mâlla dé mon père-grand, queverta de pi de vé, vo pouaidé veni vère se né pas quemein la tita de Samson.

Le Clodio restâve tot amon de Crêt, et se mouesâve bin que nion ne se dérandzéri pô contrôla sé dzanlies. Tot parâi, quand l'a contâ que sa serveinta s'étaï trompâie de potet ein net-teyeint la couesene, et que la cassa, le coquemar, lou pot et tant qu'au mandze de la porta de l'hotô étaivon quevert de pai, tui lou dzeins se son fotu à riré, et nion n'a volhiu le craire. Mâ Clodio, sein sé démontâ:

— T'enlèvai se ne vô dé pa la pura veretâ. Et pô vo montrâ que né pas pouaire, vo z'invitâ tui à veni medzi la sepa: gadze veint étius contre on pere blet que vo l'ai trovéri di pai!

L'onclie Féli.

L'ASIE EN SUISSE ROMANDE

Le culte du dieu Thé -- Ste-Théière et St-Biscuit



LUE si nos bisaieules, par aventure et par enchantement, revenaient soudain sur cette terre de taxis, de trams et autres machines à écraser, j'imagine qu'une des choses dont elles paraitraient le plus étonnées, c'est le règne tyrannique du thé.

— Peut-on, diraient-elles, boire autant de tisane. Etes-vous donc perpétuellement enrhumé, ou souffrez-vous de continuelles migraines.

Un estomac qui travaille trop menace le cœur. Les personnes âgées ne devraient plus prendre que des aliments légers et très substantiels. Ils les trouveront dans le CACAO — TOBLER — en paquets plombés. 100 gr. (1/2 de livre) leur offrent l'équivalent de deux œufs ou de 2/5 de livre de viande, et ne coûtent plus, depuis le dernier rabais, que 25 centimes.

Car, de leur temps, l'infusion chinoise n'était guère utilisée — chez nous — en dehors des soins à donner aux petits bobos coutumiers, aux petites indispositions que provoquent les fantaisies météorologiques et les nervosités féminines. Boire du thé à cinq heures, en grignotant des gâteaux, leur eût paru une de ces innovations britanniques aussi audacieuse que la boxe, le football et les viandes saignantes. « Que les temps sont changés ! » soupirerait Racine. Aujourd'hui la dégustation du thé est devenue un rite. C'est une religion qui a, d'ailleurs, à son actif de nous être arrivée d'Asie, comme toutes les religions. Et il lui a suffi de quelques années pour faire la conquête du « monde occidental ». Les fidèles sont aussi nombreux, déjà, que les grains de sable de la mer et que les étoiles du ciel. Il se crée chaque jour des chapelles en l'honneur du dieu nouveau. Allez à Genève, à Lausanne, à Vevey, à Clarens, à Montreux, à Territet, à Bex, à Neuchâtel, dans toutes les cités plaisantes de notre Suisse romande, dans les stations estivales des Alpes, sur les bords du Léman, sur le sommet de la Jungfrau, aux environs des *kurorte* et des casinos, aux abords des funiculaires et des aéro-dromes, partout, partout, vous verrez surgir le temple du nouveau culte où d'accortes jeunes filles, très chic d'ailleurs, en toilettes gracieuses, servent de prêtresses à la divinité et de souriantes amphytrionnes à ses adorateurs. Ces temples ont été baptisés, en tous les pays — entente cordiale et concert gastronomique — *Tea Room*. Il paraît que nous n'avons pas trouvé en français de terme équivalent. Mystère et lexicologie.

* * *

C'est habituellement entre quatre et six que s'accomplit la cérémonie quotidienne. La salle du temple, luxueusement ornée de glaces, meublée de petites tables et de sièges légers, ripolinés, astiqués — parfois vert d'eau, parfois bleu pâle, parfois blanc crèmeux, souvent rouge vif — s'emplit alors d'une foule babillarde et gourmande composée en très majeure partie de jeunes femmes et de jeunes enfants, que celles-là viennent sans doute initier aux douceurs du rite. Il y a aussi de respectables douairières, chanoineses de Ste-Théière et de St-Biscuit. Les précieux conseils de ces très nobles personnes évitent souvent aux débutantes ces petites erreurs importunes que nos bisaïeules appelaient « manque à touche », que nos mamans dénommèrent « impair » et que nous désignons par le vocable élégant et mélodieux de « gaffe ». Il y a aussi, enfin, quelques messieurs, des jeunes et des vieux. L'âge mûr est peu représenté au *tea room*. Serait-ce un cas pareil à celui qu'on note en d'autres religions, où la jeunesse enthousiaste pratique, où l'âge mûr s'abstient, où la vieillesse désenchantée revient en se faisant ermite ? Je croirai plutôt à un système de surveillance discrète et ritualiste. Les jeunes gens qui s'évertuent au *tea room* ont tous le type exotique, ce sont, pour la plupart, des métèques au teint bronzé ou olive, ou cuivré, qui dénoncent l'origine orientale. Tout en accomplissant scrupuleusement les gestes traditionnels, ils ne cessent de regarder les jeunes néophytes féminines qui, elles aussi, s'efforcent de remplir leurs devoirs de *théïeristes* irréprochables. Ne seraient-ils pas envoyés, ces métèques, par quelque lointain lama, mystérieux, sévère, invisible, pour inspecter les temples de Ste-Théière et faire rapport — comme disent si joliment nos conseillers d'Etat ? Et les gentlemen âgés qui hantent aussi le temple, ne seraient-ils point de vieux bonzes, de grands dignitaires modestement dissimulés sous une jaquette et une redingote ? Je donne cette hypothèse pour ce qu'elle vaut et n'y tient pas plus qu'à toute autre qu'on voudrait bien me proposer.

Ne prenez aucune viande sans la mélanger avec des produits. L'hygiène et le souci d'économie l'exigent. **Pour 25 ct. seulement depuis la nouvelle réduction de prix**, vous recevez 20 gr. de blanc d'œufs, 25 gr. de grasse et 30 gr. d'hydrate de carbone — ceci dans 100 gr. (1/2 de livre) de GACAO — TOBLER — en paquets plombés. Ce sont les deux tiers de ce dont un enfant a besoin pour son alimentation quotidienne.

* * *

Les rites du culte n'ont rien de très difficile. En une ou deux séances — pour ceux dont l'intelligence est un peu... rétive ou l'adresse manuelle un peu rudimentaire, mettons trois — on se rend maître des principaux gestes. Quant aux paroles, elles sont si peu nombreuses, en ce qui concerne le culte essentiel, qu'on peut les supprimer complètement sans amoindrir en rien la cérémonie. Ce qu'elle a d'original, cette cérémonie, c'est qu'au rebours des autres cultes où la coutume est de faire offrande au dieu, ici c'est le dieu qui offre par le véhicule de Ste-Théière et de St-Biscuit. De jeunes oblates déposent sur les petites tables autour desquelles les adoratrices sont groupées selon leurs affinités sympathiques, des plateaux sur lesquels des tasses et une théière d'infusion bouillante et parfumée invitent à la dégustation, tandis que la vapeur du *Ceylon tea* ou du *Pagoda tea* monte vers les hauteurs comme une fumée d'encens. Alors, les fidèles se lèvent. Dans la main gauche ils tiennent une assiette de porcelaine très fine, que l'on dit importée du Céleste Empire, de l'autre ils brandissent une minuscule fourche de métal précieux qui rappelle vaguement le trident légendaire de Neptune. Ainsi armés, ils s'approchent de l'autel. Celui-ci n'est point élevé comme les édifices semblables que l'on rencontre dans les temples de l'Inde, il est bas ; la tablette supérieure, à portée de la main, est surchargée de plats sur lesquels s'entassent en pyramides d'innombrables pâtisseries, de formes, de goûts et d'apparences variés à l'infini. Les dignitaires du culte sont obligés, de par les rites, à dénommer en anglais ces petits gâteaux. Ils disent : *cake, pudding, mince pie*, etc... C'est un usage dont on ignore l'origine. Les fidèles, à l'aide de leur minuscule trident neptunien, piquent à droite, à gauche, selon leur fantaisie et leur capacité d'estomac, des pâtisseries qu'elles entassent sur l'assiette célestiale, puis, gravement, dignement, elles regagnent leur petite table et procèdent à la dégustation du *tea* et à la consommation des *cakes*. Et ici — voyez comme c'est singulier — le silence, qui jusqu'alors semblait obligatoire pendant le pur accomplissement des rites, devient inutile et même odieux. En dégustant, en mangeant, les fidèles — surtout les fidèles féminines — sont obligées de jacasser, bavarder, mignauder, caqueter, flirter, potiner, etc. On dirait qu'elles se vengent de la dignité imposée par les gestes de l'autel. Et patati, et patata. On parle toilette. On parle théâtre. On parle littérature — oh ! sainte Théière, fais, je t'en supplie, qu'elles n'en parlent pas dans leur logis. On médite. On se gausse. On critique — oh ! saint Biscuit, toi dont la douceur est proverbiale, fais que ces critiques ne soient point trop amères. On rit. On fait un peu de bruit, du joli bruit, du bruissement plutôt... Et cela dure une demi-heure, puis la cérémonie prend fin par une sortie générale.

* * *

Louwouh, qui vivait en Chine, au milieu du huitième siècle, sous la dynastie des Tang, avait rêvé un tout autre rite pour le thé. Il en formula les lois d'harmonie et d'ordre selon des principes immuables, comme toutes les chinoïseries, même européennes, et son ouvrage appelé le *Chaking* peut être considéré comme le livre sacro-saint des buveurs de thé dans l'Empire du Milieu.

Voici encore comment parlait du thé Hotoung, un poète chinois :

« La première tasse humecte mes lèvres et mon gosier, la seconde rompt ma solitude, la troisième pénètre en moi et me réchauffe, la quatrième me régénère ; à la cinquième tasse je suis purifié ; la sixième m'emporte dans le royaume des Immortels. La septième, ah ! la septième... Mais je ne puis en boire davantage ! Je sens seulement le souffle du vent froid gonfler mes manches. Où est le Paradis ? Laissez-moi monter sur cette douce brise et qu'elle m'y emporte ! »

C'est de l'extase ou je ne m'y connais pas. Il est vrai que Hotoung était poète. Et nos jolies

fidèles des *tea room* ne se créent point — je veux tout au moins le croire — des béatitudes artificielles en absorbant le *Pagoda* ou le *Ceylon*. Je veux aussi me persuader qu'elles ne divinisent pas les *cakes* et les *pies*. Toutefois, rien ne les empêche d'enjoliver d'un brin de poésie leur babillard de cinq heures et leur goûter. Les poètes, quoi qu'ils en pensent eux-mêmes, a dit un critique japonais, ne sont pas seulement ceux qui s'expriment en vers et en font métier ; il ne tient donc qu'à vous, exquises ferventes de Ste-Théière, d'être poètes à votre façon en pratiquant délicatement, subtilement le culte du thé. N'exagérez rien, toutefois. Comme toutes les religions, le *théïerisme* a eu ses fanatiques. On les appelle, en anglais, des *teatotaler*. Ne les imitez pas. L'excès en tout est un défaut et le fanatisme un vice déplorable. Apportez dans l'accomplissement des rites une élégante modération et une souriante aménité. Ne souhaitez ni l'ivresse du *Pagoda*, ni l'indigestion du *cake*. Soyez tolérantes. Ne méprisez pas le profane qui boit un bœuf ou préfère la tisane de Lavaux à celle de Ceylan. Embellissez de votre joliesse les parois du temple, la nef du *Tea Room*. Ne méditez pas trop de vos amies. Et après vous être abreuvées de l'infusion asiatique, n'abreuvez pas vos maris de taquineries et de mots aigre-doux. Amen.

Une *théïeriste* intermittente.

LES DÉBUTS DE CÉLESTIN PICHARD

(Fin.)

Quand tout fut prêt, le président souhaite la bienvenue aux auditeurs, la fanfare attaqua un pas redoublé et le rideau se leva. Alors le « Chœur d'hommes de Chamoron apparut, groupé autour de son directeur, lequel donna le ton à ses vingt-huit chanteurs qui, au signal donné, partirent d'un même élan. Ils chantaient de toute leur âme et de toutes leurs forces aussi ; quand le rideau fut baissé, les applaudissements crépitèrent. Quatre chœurs patriotiques, un duo comique, une comédie bouffe, tel était le programme de la soirée qui se terminait par la représentation de « L'Avare », de Molière.

Durant l'entr'acte, les auditeurs envahirent la salle à boire. C'était un brouhaha continu autour des petites tables où l'on buvait le vin nouveau en fumant des grandsons. La joie éclatait sur tous les visages et le patron allait et venait, apportant des litres, tandis que sa femme, imposante et digne, trônait au comptoir. Mais déjà on rappelait le public. Le temps de vider son verre et de jeter sa cigarette ! Déjà l'on reprenait place, car personne ne voulait manquer d'applaudir les jeunes gens et jeunes filles qui jouaient *L'Avare* à Chamoron.

Et la représentation commença :

« Hé quoi ! charmante Elise, vous devenez mélancolique... »

Les acteurs, en costume du temps, allaient et venaient sur une scène trop étroite, aussi devaient-ils modérer leurs gestes par crainte de voir les décors s'effondrer. En trois pas, ils avaient franchi la scène et lorsqu'ils sortaient par l'unique porte du fond, ils se trouvaient nez à nez avec les membres du Chœur d'hommes qui buvaient un verre dans les coulisses.

Mais la note comique était donnée par Harpagon lui-même quand il disait, avec le plus pur accent local :

« O ma chère cassette ! »

Ou bien, dans la tirade fameuse, alors que saisissant son bras, il s'écrie :

« Rends-moi mon argent, coquin ! »

Quand le rideau descendit, après le cinquième acte, on fit une ovation aux acteurs, après quoi la salle se vida avec rapidité, car déjà le bal commençait.

* * *

Ayant bu le verre de l'amitié avec les membres honoraires, actifs et passifs du Chœur d'hommes, ayant trinqué avec MM. les acteurs et tutoyé le président, Célestin Pichard chaussa ses skis et disparut dans la nuit. Tandis qu'il cheminait vers Saint-Aubert, indifférent à la